

Technical and Bibliographic Notes / Notes techniques et bibliographiques

The Institute has attempted to obtain the best original copy available for filming. Features of this copy which may be bibliographically unique, which may alter any of the images in the reproduction, or which may significantly change the usual method of filming, are checked below.

L'Institut a microfilmé le meilleur exemplaire qu'il lui a été possible de se procurer. Les détails de cet exemplaire qui sont peut-être uniques du point de vue bibliographique, qui peuvent modifier une image reproduite, ou qui peuvent exiger une modification dans la méthode normale de filmage sont indiqués ci-dessous.

- | | |
|--|--|
| <input type="checkbox"/> Coloured covers/
Couverture de couleur | <input type="checkbox"/> Coloured pages/
Pages de couleur |
| <input type="checkbox"/> Covers damaged/
Couverture endommagée | <input type="checkbox"/> Pages damaged/
Pages endommagées |
| <input type="checkbox"/> Covers restored and/or laminated/
Couverture restaurée et/ou pelliculée | <input type="checkbox"/> Pages restored and/or laminated/
Pages restaurées et/ou pelliculées |
| <input type="checkbox"/> Cover title missing/
Le titre de couverture manque | <input checked="" type="checkbox"/> Pages discoloured, stained or foxed/
Pages décolorées, tachetées ou piquées |
| <input type="checkbox"/> Coloured maps/
Cartes géographiques en couleur | <input type="checkbox"/> Pages detached/
Pages détachées |
| <input type="checkbox"/> Coloured ink (i.e. other than blue or black)/
Encre de couleur (i.e. autre que bleue ou noire) | <input checked="" type="checkbox"/> Showthrough/
Transparence |
| <input type="checkbox"/> Coloured plates and/or illustrations/
Planches et/ou illustrations en couleur | <input checked="" type="checkbox"/> Quality of print varies/
Qualité inégale de l'impression |
| <input checked="" type="checkbox"/> Bound with other material/
Relié avec d'autres documents | <input checked="" type="checkbox"/> Continuous pagination/
Pagination continue |
| <input checked="" type="checkbox"/> Tight binding may cause shadows or distortion
along interior margin/
La reliure serrée peut causer de l'ombre ou de la
distorsion le long de la marge intérieure | <input type="checkbox"/> Includes index(es)/
Comprend un (des) index |
| <input type="checkbox"/> Blank leaves added during restoration may appear
within the text. Whenever possible, these have
been omitted from filming/
Il se peut que certaines pages blanches ajoutées
lors d'une restauration apparaissent dans le texte,
mais, lorsque cela était possible, ces pages n'ont
pas été filmées. | Title on header taken from: /
Le titre de l'en-tête provient: |
| | <input type="checkbox"/> Title page of issue/
Page de titre de la livraison |
| | <input type="checkbox"/> Caption of issue/
Titre de départ de la livraison |
| | <input type="checkbox"/> Masthead/
Générique (périodiques) de la livraison |
| <input checked="" type="checkbox"/> Additional comments: /
Commentaires supplémentaires: Page 298 comporte une numérotation fautive: p. 892. | |

This item is filmed at the reduction ratio checked below/

Ce document est filmé au taux de réduction indiqué ci-dessous.

10X	12X	14X	16X	18X	20X	22X	24X	26X	28X	30X	32X
									J		

FEUILLETON ILLUSTRÉ

PARAISANT LE JEUDI

\$1.00 PAR ANNÉE.

MORNEAU & CIE., ÉDITEURS

2 CENTS LE NUMÉRO

UNE VENGEANCE DE PEAU-ROUGE

SECONDE PARTIE.

XI

Le jeune homme reçut alors une petite boîte en carton entourée d'une faveur rose.

— Vous permettez, général, dit-il, cette boîte apportée si singulièrement doit être ouverte ici.

Don Estevan le mit dans sa poche ainsi que le mouchoir, et s'inclinant devant le général que cette scène bizarre et incompréhensible pour lui avait frappé de stupefaction :

— Vous l'avez voulu, général, dit-il, la guerre est déclarée entre nous, maintenant il est trop tard pour revenir sur ce qui a été dit : au revoir, « demain, » général, ajouta-t-il avec une



Tout était silencieux et sombre; une brèche avait été pratiquée dans le mur...

— Comme il vous plaira, répondit don Lope de Tordesillas en haussant les épaules.

Don Estevan s'inclina, brisa la faveur et ouvrit la boîte.

Elle contenait un mouchoir de batiste très fin, garni de dentelles.

Don Estevan le retira de la boîte et le déplia.

A chaque coin du mouchoir il y avait un nœud.

Un papier tomba, Oregano se baissa, le ramassa et le remit à don Estevan.

Un seul mot était sur ce papier. Ce mot était celui-ci : Manana ! — demain !

expression terrible.

Et sans plus attendre, les deux hommes quittèrent le cabinet suivis par Oregano.

Don Estevan échangea quelques rapides paroles avec l'Indien, à voix basse, et les deux jeunes gens sortirent du palais.

Le général, revenu de sa surprise, sonna à tout briser Oregano.

L'Indien ne vint pas; il avait quitté le palais presque en même temps que les deux visiteurs.

— Celui-là me trahirait-il donc aussi ? s'écria-t-il avec découragement.

XII

L'oracion était sonnée, les ténèbres s'épaississaient sur la ville, les cavaliers et les équipages se hâtaient de disparaître de la voie publique, les piétons regagnaient leurs demeures en toute hâte.

La chaleur était étouffante ; le ciel était noir, sans une étoile, de lourds nuages chargés d'électricité rasaient le faite des hauts édifices, couraient dans l'espace avec la rapidité d'un train de chemin de fer lancé à toute vapeur.

De lourds roulements de tonnerre se faisaient entendre dans les monts escarpés des hautes et majestueuses montagnes qui entouraient Mexico ; l'éclairage des rues et des places luttait avec désavantage contre l'obscurité toujours croissante.

Était-ce effet de l'état de l'atmosphère ? Était-ce pressentiment d'un malheur prochain ? un peu de panique semblait régner dans la ville, les lieux ordinaires de réunion étaient déserts, les passants se faisaient de plus en plus rares sur les places et dans les rues, les conversations, ou du moins les quelques mots que l'on échangeait ne l'étaient qu'à voix basse ; par contre, tous les lieux mal famés, les voreries, les bouges suspects des bas quartiers de la ville regorgeaient d'individus à mines sinistres, oriant, hurlant et faisant un tapage infernal ; il était à peine sept heures du soir et pourtant on se serait cru au milieu de la nuit, tant le silence était profond et la ville déserte.

Et pourtant, sous ce silence régnaient un mouvement mystérieux, discret, presque insaisissable, impossible à analyser sérieusement, ne ressemblant à rien de connu, mais cependant incessant, palpable même, pour ainsi dire, dans certains quartiers de la ville et qu'il semblait englober tout entière.

Ce mouvement, parti des extrémités des faubourgs, au lieu de se localiser sur un point quelconque, tendait au contraire à se généraliser et semblait se rapprocher peu à peu, lentement, mais sûrement vers le centre.

Soudain, des groupes de fantômes enveloppés dans d'épais manteaux qui les rendaient méconnaissables, émergeaient silencieusement d'une rue ou d'une quadra, s'arrêtaient à une esquina, échangeaient de bouche à oreille quelques mots en gesticulant et indiquant certains points, puis ils disparaissaient comme ils étaient venus ; aussitôt, sans que l'on sût pourquoi ni comment, les lumières éclairant cette quadra s'éteignaient comme balayées par un souffle puissant, les ténèbres devenaient opaques, et du milieu de ces ténèbres surgissaient des ombres s'occupant d'une œuvre incompréhensible et sans nom, avec une ardeur fébrile.

Parfois une rumeur formidable passait sur la ville inquiète comme la rafale d'une tempête inconnue, puis tout retombait subitement dans un silence où l'on sentait grouiller ce travail surnaturel, faible, mais incessant, ce mouvement mystérieux dont plus haut nous avons parlé.

Les « Celadores » ces gardiens fidèles du sommeil et de la tranquillité de la population, avaient disparu, c'est en vain qu'on les eût cherchés à leurs postes ordinaires.

Où étaient-ils.

Nul n'aurait su le dire.

Il en était de même pour les patrouilles et les rondes de police.

Aucunes d'elles ne se hasardaient au dehors.

Était-ce par crainte de l'orage qui s'approchait rapidement ? ou bien avaient-ils été avortés secrètement que pour cette fois les « Rateros » et autres picaros « ejusdem farinae » faisaient relâches à leurs exploits nocturnes ?

En somme, les Rateros ne paraissaient point ; qu'auraient-ils volé ? les rues étaient désertes.

En apparence, du moins ; mais ces ombres occupées à une œuvre mystérieuse, ne ressemblaient en aucune façon aux passants ou aux noctambules ordinaires, si nombreux dans les grandes villes situées comme Mexico sous une température clémente.

En réalité cette nuit était étrange et bien faite pour inspirer la terreur, même aux âmes les plus timorées.

Cependant, au palais de la Présidence, dans le cabinet où le matin il avait reçu les deux frères de Sandoval, le général don Lopo de Tordesillas était en grande conférence avec son ami damné Peters Batt et son huissier Oregono.

Il n'était pas tout à fait huit heures du soir, le général, en proie à une visible hésitation, se promenait de long en large dans le cabinet, jetant parfois un regard inquiet, à travers les vitres, sur la place déserte, morne et silencieuse, et s'arrêtant à de courts intervalles pour échanger quelques mots avec l'un ou l'autre des deux hommes, debout et humblement courbés près de la porte.

— Tu m'affirmes que les choses sont bien ainsi ? dit le général en lançant un regard perçant à l'Indien.

— Oui, Excellence, répondit l'Indien.

— Les deux dames sont seules ?

— Avec deux serviteurs, oui, Excellence.

— Une telle folie doit cacher un piège.

— Quel piège, Excellence ? quand les deux forasters ont sortis de votre cabinet, je les ai suivis sans être vus ; ils se sont arrêtés, place de Necatitlan, devant la maison dont je vous ai dit ; ils sont entrés ; une demi-heure plus tard, ils sont ressortis, deux peones à cheval les accompagnaient, l'un deux, celui qui se nomme don Estevan, a dit à un peon qui se tenait près de la porte : Faites bonne garde, nous ne serons pas de retour avant demain à la tarde, surtout pas une lumière dans les appartements donnant sur la place, il faut que tout le monde croie que la maison est abandonnée ; puis ils se sont éloignés dans la direction de la guarita de Guadelupo.

— Que dites-vous de cela ? demanda à Peters Batt le général qui avait écouté avec la plus sérieuse attention l'explication faite par l'Indien.

— Excellence, répondit l'espion, par votre ordre, je me suis rendu, accompagné du señor Oregono, à la maison en question ; je l'ai examiné avec soin, tout est bien tel qu'on vous l'a rapporté ; un homme fumait une cigarette, assis sur un banc de pierre à la porte de la maison ; nous nous sommes assis près de cet homme, et nous avons entamé la conversation avec lui ; cet homme nous a dit qu'il était le concierge de cette maison ; qu'il s'ennuyait beaucoup, parce qu'il était impossible de la louer depuis au moins deux ans ; que deux parents éloignés du propriétaire l'habitaient depuis le matin seulement ; que ces locataires avaient amenés avec eux deux dames, dont il lui avaient été impossible de voir le visage, parce que, sans accepter ses services, les quatre personnes étaient montées dans un appartement donnant sur le jardin de la maison ; que les deux locataires étaient ensuite ressortis, qu'ils avaient fait une absence assez longue, et n'étaient rentrés que pour repartir aussitôt en amenant leurs deux peones, et annonçant qu'ils ne reviendraient que le lendemain dans l'après-dîner, ne laissant pour servir les deux dames qu'un vieil Indien plus qu'à moitié idiot, avec lequel il était impossible d'échanger une parole raisonnable, que par dépit il s'était assis là.

— Oui, tout cela s'accorde parfaitement, dit le général, et ensuite ?

— L'oracion était sonnée, cette homme est entré chez lui; l'obscurité venait; j'étais assez embarrassé, lorsque le señor Oregano me suggéra une idée que je trouvai excellente; c'était de faire le tour de la maison, de chercher un endroit propice, de nous introduire dans le jardin en escaladant le mur et de nous assurer ainsi par nos propres yeux de la vérité de ce que le vieux concierge nous avait dit.

— En effet, l'idée était bonne, approuva le général.

— Aussi fut-elle mise aussitôt à exécution, Excellence, reprit Peters Batt; je m'étais, à tout hasard, muni d'une lanterne sourde, d'une échelle de soie et d'un paquet de rossignols, on ne sait pas ce qui peut arriver; j'ai pour habitude de ne jamais marcher sans mes instruments.

— C'est une excellente précaution, reprit le général, quelques-uns de ces instruments peuvent parfois être nécessaires.

— Cette fois, tous ont servi, Excellence; les murs du jardin sont assez bas; ils furent escaladés en un clin d'œil; le jardin est une véritable forêt vierge, on se croirait dans l'Arizona tant il est abandonné; on voit que depuis longtemps cette maison est déserte; nous eûmes assez de peine à nous diriger au milieu de ce fouillis de branches, de plantes et de buissons; on n'entendait pas le plus léger bruit; la solitude la plus complète régnaît autour de nous; enfin après bien des tours et des détours, nous arrivâmes sur une grande pelouse devant la maison; toujours le même silence et la même solitude; seulement deux fenêtres ouvertes garnies de moustiquaires de gaze, laissaient échapper une grande lumière, mais on ne voyait personne; c'était là que devait habiter les deux dames; je m'orientai; grâce à mes outils, je réussis à ouvrir une porte donnant sur le jardin, et devant nous se présenta un escalier; cette escalier donnait sur un palier où aboutissaient plusieurs corridors; je les examinai et je remarquai que dans le corridor de gauche une vive raie de lumière passait sous une porte et répandait une certaine lueur dans le corridor; j'avenglai ma lanterne afin de ne pas être surpris au cas où quelqu'un arriverait à l'improviste; bien m'en prit, au moment où j'allais pénétrer dans le corridor, la porte dont je vous ai parlé, Excellence, s'ouvrit subitement, et un homme parut, portant un plateau chargé de plats et de verres et tenant une lanterne allumée à la main; une voix de femme, que je crus reconnaître, dit de l'intérieur: — Il est inutile que vous reveniez, Juanito, nous n'avons plus besoin de rien jusqu'à demain, surtout faites bonne garde. — Soyez tranquille, señora, répondit le peon; la porte se referma et il partit du côté opposé à celui où nous étions embusqués; lorsqu'il eut disparu, nous avançâmes à pas de loup; on caressait dans la chambre; la voix de la personne qui déjà avait parlé disait: — J'ai une peur horrible dans cette vieille maison déserte, on pourrait y être cent fois égorgés sans que personne vint à l'aide; si seulement mon frère était ici! Mon Dieu, qu'allons-nous devenir ici seules cette nuit? — Poltronne, répondit une autre dame, une nuit est bientôt passée, personne ne sait que nous sommes ici; demain, don Estévan et son frère ramèneront don Luis avec eux; ce n'est que quelques heures à attendre; il ne nous arrivera rien, d'ailleurs nous avons des armes. — Est-ce que vous oseriez vous en servir? demanda l'autre dame; je ne m'amusai pas à en entendre davantage, j'avais mis l'œil à la serrure, et je m'étais assuré que ces deux dames étaient bien celles que vous cherchez, c'est-à-dire dona Mercedes Perez et dona Carmen; nous nous retirâmes et...

— C'est bien; je suis content de ce que vous avez fait; vous et Oregano vous avez agi avec beaucoup d'intelligence, je vous

récompenserai en temps et lieu, mais en attendant, partagez-vous cette preuve de ma satisfaction.

Et il jeta une bourse pleine d'or à Oregano qui la saisit au vol, et, séance tenante, en partagea le contenu avec le Prussien.

Il y eut un court silence; la demi après huit heures sonna à une magnifique pendule de Boule placée entre deux fenêtres; l'orage s'approchait de plus en plus de la ville; les éclairs se succédaient rapidement, le tonnerre grondait avec une plus grande force et le vent commençait à souffler par rafales, cependant la pluie ne tombait pas encore.

— Une belle nuit pour une expédition amoureuse, dit Peters Batt entre haut et bas.

— Elle semble faite exprès, ajouta Oregano sur le même ton.

Le général tourna la tête de leur côté; son hésitation semblait diminuer.

— Cependant, reprit Peters Batt, il serait prudent de prendre quelques précautions.

— Cela ne fait jamais de mal, répondit Oregano; rien n'est plus facile sans déranger personne; nous ne manquons pas de soldats ici.

Le général se frappa le front.

— C'est juste, murmura-t-il; qui commande la garde du palais? demanda-t-il à voix haute.

— Don Andrés Bravo, que votre Excellence a nommé capitaine il y a deux jours.

— Celui-là doit m'être dévoué, murmura le général assez haut pour être entendu.

— Je le crois bien, s'écria Oregano, j'ai entendu dire que depuis dix ans il était lieutenant et que sans Votre Excellence il le serait resté longtemps encore.

— Appelez-le et amenez-le-moi tout de suite, Oregano.

— Oui, Excellence.

Le valet de chambre huissier se hâta de sortir.

— Que penses-tu d'Oregano? demanda le général au Prussien.

— Il a ce soir agi en serviteur intelligent et dévoué, Excellence, je le crois aussi fidèle à Votre Excellence que je le suis moi-même.

— Humph! grommela le général d'un air peu convaincu.

— Nous avons une raison péremptoire pour vous être fidèles, reprit Peters Batt, à part l'inclination naturelle qui nous pousse à vous aimer, Excellence.

— Laquelle? demanda curieusement le général.

— C'est que si vous tombez, Excellence, ce dont, je l'espère, Dieu vous gardera longtemps encore, nous sommes, Oregano et moi, irrémisiblement perdus; vos ennemis victorieux ne laisseront pas échapper une aussi bonne occasion de se débarrasser de nous, qu'ils détestent bien plus encore qu'ils ne vous haïssent, en nous accrochant à quelque branche d'arbre, à un balcon quelconque, où en nous fusillant tout simplement.

— Ah! ah! pourquoi donc cela? fit-il en riant.

— Dame! parce que nous sommes les exécuteurs fidèles de vos volontés, Excellence, que tout le monde le sait, et que personne ne nous pardonnera de vous avoir si bien servi.

— Cette fois la raison est bonne; en effet votre intérêt à tous deux est de me bien servir; je vous sert de cuirasse contre la haine générale.

— Voilà la vérité, Excellence, répondit Peters Batt, avec une grimace qui avait la prétention erronée d'être un sourire.

— Silence, dit le général, on vient.

— Le capitaine don Andrés Bravo; annonce Oregano.

Le capitaine entra, fit le salut militaire et s'arrêta.

Le général l'examina un instant, puis, satisfait sans doute de son examen, son visage prit une expression bienveillante et il dit en souriant :

— Vous êtes le capitaine don Andrés Bravo ?

— Oui, mon général.

— N'est-ce pas à moi que vous devez votre grade ?

— Oui, général, et j'en remercie humblement Votre Excellence.

— Vous n'avez pas de remerciements à m'adresser, capitaine, je n'ai fait que réparer une trop longue injustice.

— C'est vrai, général, mais vous l'avez réparée, c'est pour cela que je remercie Votre Excellence.

— Soit; j'accepte à ce titre: vous commandez la garde du palais ?

— Oui, mon général.

— Combien avez-vous d'hommes sous vos ordres, capitaine ?

— Une compagnie entière, mon général.

— C'est-à-dire cent vingt hommes ?

— Oui, mon général.

— Des dragons ?

— Tous vieux soldats, mon général.

— Tant mieux, les dragons manœuvrent à pied et à cheval.

— Oui, mon général, aussi pour la garde du palais, nous n'avons que dix hommes montés pour servir d'estafettes.

— J'ai une expédition importante à vous faire faire cette nuit.

— A vos ordres, mon général.

— De combien d'hommes pouvez-vous disposer sans compromettre la sûreté du palais ?

— Trente et même quarante s'il le faut, général.

— Trente me suffiront, capitaine, vous avez un lieutenant sous vos ordres ?

— Oui, général, et deux alferes, mais avec votre permission, mon général, s'il s'agit d'une expédition je la commanderai moi-même; je serai ainsi certain qu'elle sera bien conduite: il peut se présenter à l'improviste tel incident, telle difficulté, qu'un inférieur ne saurait pas trancher avec cette promptitude exigée pour le bien du service, ce qui souvent amène des complications regrettables.

— Je crois que ce cas ne se présentera pas cette nuit, cependant je trouve votre observation très juste, capitaine; vous commanderez l'expédition.

L'officier salua sans répondre autrement.

— Voici ce dont il s'agit, capitaine.

— J'écoute, mon général.

— Vous connaissez la place de Necatitlan ?

— Où se donnent des corridas avec " Monte parnaso " et " Jamaica " ? Je la connais, oui, mon général.

— C'est cela même; sur cette place se trouve une grande maison avec un jardin; cette maison a deux colonnes servant de portillo, elle est inhabitée depuis longtemps, vous la reconnaîtrez facilement, d'autant plus que mon valet de chambre vous servira de guide.

— Bien, mon général.

— J'ai été prévenu que des conspirateurs, des hommes dangereux doivent se réunir cette nuit dans cette maison.

— Ah ! fit le capitaine.

— Je veux les surprendre, capitaine, continua le général, sans remarquer l'exclamation de l'officier; vous ferez entourer cette maison, complètement, mais d'une façon inostensible, vous comprendrez, capitaine ?

— Oui, mon général.

— La réunion est pour neuf heures et demie précises; or, comme nous n'arriverons qu'à dix heures, et même un peu plus tard, tous les conjurés seront depuis longtemps réunis; vous ne laisserez donc entrer ni sortir personne de cette maison, sans un mot d'ordre que je vous donnerai plus tard.

— C'est entendu, mon général.

— Vous vous munirez d'outils, afin de pouvoir pratiquer une brèche dans le mur du jardin de cette maison, pour que je puisse y pénétrer sans donner l'éveil aux conjurés; six hommes seront prêts à m'accompagner dans ma visite intérieure; dès que je serai entré, vous ferez garder la brèche.

— Quand faut-il partir, mon général ?

— Aussitôt que vous serez prêt; en y réfléchissant, mieux vaut que vous preniez quarante hommes avec vous.

— Je prendrai quarante hommes et un alferes, mon général.

— Allez, capitaine, je compte que vous ferez votre devoir quoi qu'il arrive.

— Quoi qu'il arrive, oui, mon général.

Sur un dernier geste de congé du général, le capitaine sortit en compagnie d'Oregano, que don Lope avait chargé de lui servir de guide.

Le général de Tordesillas et Peters Batt restèrent seuls.

— La maison de la Primera Monterilla est-elle prête à recevoir ces dames ? demanda le général à Peters Batt.

— Toute prête, oui, Excellence.

— Fort bien; mais comment opérer le transport des prisonnières ? pendant la nuit, les chevaux et les voitures ne circulent pas dans les rues, après le coucher du soleil ?

— C'est vrai, Excellence, mais les litières portées par des hommes peuvent circuler en toute liberté.

— En effet, mais il faudrait une litière ?

— Dans la prévision de ce que vous feriez cette nuit, général, j'en ai fait préparer une, elle attend; si vous le désirez, Excellence, en moins d'un quart d'heure elle sera au palais ?

— Non pas, s'écria vivement le général, je ne veux pas que l'on se doute de ce que je veux faire.

— C'est juste, je ne songeais pas à cela.

En ce moment on entendit le bruit de la marche des soldats qui s'éloignaient rapidement.

— Le capitaine n'a pas été long à réunir ses hommes, dit le général avec une évidente satisfaction.

— C'est un vieux soldat, répondit l'espion. Mais comment ferons-nous pour la litière, Excellence ?

— Voici: tu m'accompagneras jusqu'à la maison où je veux me rendre. Je connais fort peu ces quartiers isolés de la ville, je craindrais de m'y rendre seul, car je risquerais de m'égarer, d'autant plus qu'il nous faut prendre des chemins détournés.

— C'est juste, Excellence, la nuit est très noire.

— Tu m'accompagneras jusqu'à la maison, j'avertirai le capitaine; toi, tu reviendras chercher la litière, tu la feras entrer dans le jardin, et tu me rejoindras dans les appartements où je t'attendrai.

— Oui, Excellence, cela ira très bien ainsi.

— Descends, et attends-moi sur la place, dans un instant je te rejoindrai.

— Oui, Excellence.

Le général passa dans son cabinet de toilette, il changea son grand uniforme contre un autre de petite tenue, et s'arma de deux revolvers, qu'il passa dans le ceinturon de son sabre ; ces précautions prises, il s'enveloppa dans les plis d'un large manteau militaire : puis il descendit et sortit du palais sans être reconnu.

Peters Batt l'attendait à quelques pas de la sentinelle.

— En route, dit le général, conduis-moi par les chemins les plus déserts.

— Oh ! cette nuit, Excellence, ils le sont tous, répondit l'espion ; l'orage sera sur nous avant dix minutes ; mais, c'est égal, la prudence ne nuit jamais, venez, Excellence.

Et après avoir traversé la Plaza Mayor en biais, les deux hommes prirent la calle Primera Monterilla.

Peters Batt en profita pour entrer un instant dans l'hôtel, afin de prévenir le concierge de faire tenir la litière prête à partir au premier signal ; puis les deux hommes s'engagèrent dans un dédale de rues inconnues au général, et dans lesquelles il aurait été fort empêché de se reconnaître.

Plusieurs fois les deux hommes eurent la route coupée par des hommes occupés à bouleverser le sol, et semblant travailler avec beaucoup d'ardeur.

À la troisième ou quatrième fois, le général, assés intrigué par tous ces travaux qui, avec raison, lui semblaient singuliers, faits ainsi au milieu de la nuit et par un temps horrible, car l'orage sévissait en ce moment sur la ville avec une rage inouïe sans que pour cela les mystérieux travailleurs cessassent de travailler, le général, disons-nous, jugea à propos de les interroger, sans cependant se faire connaître pour ce qu'il était.

— Señor, répondit un des ouvriers, nous exécutons les ordres du préfet, en consolidant le sol ébranlé par les voitures et les chevaux, et nous bouchons plusieurs trous par lesquels l'eau a envahi la chaussée.

Le général savait que ces travaux se faisaient ordinairement de nuit, il n'insista pas, et passa, d'autant plus qu'il avait hâte d'arriver ; l'orage était au point culminant de sa fureur, et l'aristocrate coureur de nuit commençait à trouver cette promenade fort peu de son goût.

Enfin, après maints et maints détours, les deux hommes arrivèrent sur les derrières de la maison de la place de Necatitlan.

Tout était silencieux et sombre ; une brèche avait été pratiquée dans le mur ; auprès d'elle se tenait le capitaine avec une douzaine de soldats et son alférez, les autres étaient invisibles.

— Quoi de nouveau ? demanda le général.

— Rien, mon général, répondit le capitaine.

— Vous n'avez rien entendu ?

— Pas le plus léger bruit, mon général.

— Personne ne s'est présenté pour entrer ?

— Ni pour entrer, ni pour sortir, général.

— Bien, voici le mot d'ordre : *Mejico y patria*.

— Il suffit, général.

— Quand cet homme reviendra avec une litière, vous le laisserai entrer par la brèche.

— Oui, mon général.

— Où sont vos six hommes ?

— Là, rangés en dedans de la brèche.

— Fort bien ; mon valet de chambre ?

— Me voici, Excellence, dit Oregano en s'approchant.

— Toi, pars et fais vite, dit le général à Peters Batt.

— Dans trois quarts d'heure je serai de retour.

— Partez ; vous, Oregano, venez, bonne nuit, capitaine.

— Maintenant que vous êtes entré, personne ne sortira, général, rapportez-vous-en à moi pour cela, dit le capitaine avec une légère émotion dans la voix.

Le général frissonna malgré lui sans savoir pourquoi, mais se remettant aussitôt et croyant s'être trompé, il dit à Oregano :

— Allons !

Tous deux passèrent à travers la brèche.

— Suivez-moi, dit le général aux soldats.

Ceux-ci se mirent aussitôt en marche derrière lui.

— Rompez le pas ; ordonna le général, on pourrait vous entendre.

Oregano tenait à la main une lanterne sourde dont la faible lueur suffisait à peine pour se diriger au milieu de ce fouilli de branches et de feuilles imbibées d'eau et qui à chaque pas fouettaient le visage des coureurs d'aventures, et les épinglaient en se détendant comme des ressorts. Cependant on réussit à atteindre la pelouse.

— Cachez les canons de vos carabizes, ordonna le général.

Mais tout à coup Oregano s'enchevêtra dans une racine à niveau du sol et alla tomber de son long à dix pas de là en poussant un juron étouffé et laissant échapper sa lanterne, qui roula sur l'herbe heureusement sans s'éteindre.

— Maladroit ! lui dit le général, tu as failli nous dénoncer.

— Il n'y a pas de danger, Excellence, répondit-il en se relevant tant bien que mal ; voyez, Excellence, tout dort, rien n'a bougé.

En effet on voyait briller, mais faiblement, derrière une fenêtre, la lueur à peine visible d'une veilleuse.

— C'est donc là ? demanda le général.

— Oui, Excellence, répondit Oregano en ramassant sa lanterne.

— Tu as ce qu'il faut pour ouvrir les portes ?

— Peters Batt m'a remis ses outils, soyez tranquille, Excellence.

Le général plaça trois sentinelles sous le couvert.

— Marchons ! dit-il aux autres.

Les cinq hommes se glissant dans l'ombre comme des serpents atteignirent la maison, et bientôt ils se trouvèrent devant la porte ouverte quelques heures auparavant par Peters Batt.

— Ouvrez, dit le général.

Oregano obéit.

— Un homme ici, ordonna le général.

Un soldat se détacha aussitôt et se plaça sur le seuil même de la porte.

Après quelques pas ils trouvèrent l'escalier.

— Un homme sur le palier, dit le général à voix basse, le second à l'entrée même du corridor, et surtout prenez garde de faire du bruit.

Les deux hommes prirent aussitôt les postes désignés.

— A nous maintenant, dit le général à Oregano ; tu me laissera pénétrer seul dans l'appartement, et étant son manteau qu'il jeta sur la rampe de l'escalier : allons, dit-il, surtout ouvre sans bruit.

— Soyez tranquille, général.

Ils s'engagèrent dans le corridor.

— Nous y voici, murmura Oregano d'une voix faible comme un souffle.

— Ouvrez, dit le général sur le même ton.

— C'est fait, répondit Oregano après un instant.

Le général poussa doucement la porte.

Elle s'ouvrit toute grande, mais on faisait entendre ce grincement diabolique des portes mal huilées qui rend toute surprise impossible.

— Au diable ! murmura le général qui crut entendre un cri étouffé, c'était bien la peine de prendre tant de précautions !

Mais il était trop avancé pour reculer ; d'ailleurs il était convaincu qu'il n'avait affaire qu'à deux dames ; son hésitation cessa aussitôt, il repoussa vivement la porte qui se referma aussitôt derrière lui avec le même grincement que la première fois, et il s'avança résolument dans l'intérieur de la chambre, les bras en avant et essayant de se diriger dans ces ténèbres opaques, car la veilleuse avait été subitement éteinte.

Mais à peine avait-il fait deux ou trois pas en tâtonnant ainsi qu'une masse énorme fondit sur lui à l'improviste, le saisit à la gorge, lui imprima deux ou trois secousses terribles et le jeta à la renverse sur le sol, sans qu'il lui fût possible d'opposer la moindre résistance.

— Tiens bon, mais ne mords pas, Diamant, dit une voix basse mais ferme.

Le général ne reconnut pas cette voix, par la simple raison que toutes les fois qu'on parle bas les intonations sont les mêmes.

Le général sentit qu'on lui enlevait ses armes et qu'on le garrottait.

— A bas, Diamant ! reprit la même voix, mais haute cette fois ; c'est fait, ajouta-t-elle.

Le général se sentit aussitôt soulagé du poids qui pesait si lourdement sur sa poitrine, mais en même temps deux armoires s'ouvrirent subitement, et les lampes renfermées dans ces armoires, répandirent une éblouissante clarté dans la chambre.

Le général de Tordesillas reconnut alors avec rage, qu'il s'était laissé comme un niais prendre au piège tendu sous ses pas par ses ennemis.

Dix hommes l'entouraient, parmi lesquels il reconnut avec fureur don Estevan, don Jose et don Luis auprès duquel se tenait fièrement Diamant.

En ce moment on entendit des cris et des supplications au dehors, mêlés à des jurons et des menaces, puis la porte s'ouvrit et un homme parut.

— C'est fait, dit-il.

Le général aperçut dans le corridor Oregano, prisonnier et garrotté de façon à ne pouvoir faire un mouvement.

— Très bien, répondit don Luis ; vous répondez de cet homme, Aramburi, nous aurons à l'interroger, conduisez-le où vous savez.

Aramburi sortit et la porte se referma.

— Sidi Muley, ces cordes sont inutiles maintenant, reprit don Luis, rendez la liberté de ses membres au général.

Sidi Muley obéit sans prononcer un mot.

Un instant plus tard le général était libre.

— Asseyez-vous et remettez-vous, caballero, dit don Luis avec dignité.

Le général se laissa tomber sur une chaise.

Don Estevan, don Jose et don Luis s'assirent sur des fauteuils.

— Caballero, reprit don Luis, vous êtes mon prisonnier.

— Par une trahison odieuse, dit le général avec amertume.

— Qui vous a empêché d'en commettre une plus honteuse

encore, répondit sèchement don Luis : nous savons quel hideux espoir vous amenait ici, senor.

— Je méprise vos insultes et vos calomnies ; venant de si bas, elles ne sauraient m'atteindre, reprit-il avec ironie, mais vous n'en êtes pas encore où vous croyez...

— Peut-être vous trompez-vous, caballero ?

— Cette maison est entourée par mes soldats, et bientôt...

— Ah ! ce n'est que cela ? dit don Luis avec bonhomie ; allons, général, vous n'êtes décidément pas fort, je vous croyais taillé sur un autre patron.

— Comme on se trompe cependant ! dit don Jose d'une voix railleuse.

— C'est pitié de voir ce pauvre homme, ajouta don Estevan avec une feinte commisération ; il parle de ses soldats comme s'il en avait encore.

— Hein ! que signifie ? que voulez-vous dire ? s'écria-t-il en se frappant le front avec désespoir ; ces misérables m'auraient trahi ?

— La trahison appelle la trahison, senor, répondit don Luis avec sévérité ; mais vos soldats ne sont pour rien dans ce qui vous arrive ; ils ont laissé faire, voilà tout, vous vous êtes trahi vous-même ; mais à quoi bon revenir là-dessus ? Passons à autre chose ; vous êtes mon prisonnier.

— Soit, je reconnais le fait brutal.

— A votre aise, peu importe : ce matin, deux de mes amis vous ont fait des propositions que vous avez refusées ; maintenant la situation est changée pour vous, tandis que pour moi elle demeure toujours la même ou plutôt, pour être vrai, je suis monté tandis que vous descendiez ; je sors le général B... votre bienfaiteur que vous avez si lâchement renversé du pouvoir pour prendre sa place ; avant de voir le général B... dont vous deviendriez alors le prisonnier, je suis libre encore de mes actions, je puis et je veux vous sauver.

— C'est beaucoup de magnanimité de votre part, dit le général avec un dédaigneux mépris.

— Acceptez les conditions que ce matin vous ont posées mes amis et vous serez avant une heure, libre sur la route de la Vera-Cruz.

— Je refuse ce soir comme j'ai refusé ce matin ; assassinez-moi, je préfère mourir ainsi que d'être déshonoré par vos bienfaits.

— Comme il vous plaira ; tant pis pour vous ; cependant, ajouta-t-il après un court silence, si vous me donnez votre parole d'honneur de ne pas vous échapper, je vous laisserai libre dans cette maison qui vous servira de prison.

Le général hésita un instant.

— J'accepte, dit-il enfin : je vous donne ma parole de rester prisonnier.

— Vous êtes libre sur votre parole, désirez-vous avoir votre valet de chambre ?

— Oui.

— Seulement je vous avertis que cette liberté n'est que provisoire ; le général B..., auprès de qui je me rends, reste seul maître de disposer de vous ; venez, senores, ajouta-t-il en s'adressant à ses amis.

Tous quittèrent alors la chambre.

— Oh ! s'écria-t-il en hochant avec désespoir sa tête dans ses mains, c'est un rêve horrible !

En ce moment Oregano fut poussé dans la chambre et vint tomber aux pieds du général en s'écriant :

— Oh ! mon cher maître, mon pauvre maître ! c'est Peters Batt qui vous a trahi ! je le sais, on me l'a dit.

— Oh ! j'er avais le pressentiment ! reprit-il avec rage : me venger ! mon Dieu ! me venger.

— Peut-être pourrions-nous échapper ?...

— Nous échapper ?... mais comment ? fit-il après un instant, oubliant sa parole donnée.

— Je cherche ! reprit Oregano.

— Trouve un moyen et je te fais riche ! s'écria-t-il, car il me faut à tout prix la vengeance !

— Ayez patience seulement une heure, Excellence, et je vous le promets, nous nous sauverons !

— Ah ! tu m'es dévoué, toi !

Oregano fit une grimace qui aurait donné fort à penser au général s'il avait pu la voir.

Mais malheureusement il ne la vit pas.

— Oh ! oui, je vous suis dévoué, mon général, s'écria l'Indien d'une voix pathétique : je vous sauverai, n'importe à quel prix, moi aussi je veux me venger de mon ancien maître.

— Comment feras-tu ?

— Je l'ignore encore, Excellence, mais le principal est que je réussisse.

— Il faut réussir.

— Je réussirai, Excellence ; laissez-moi vous quitter, reposez-vous ; vous avez besoin de repos ; je vais me renseigner, nous ne pouvons passer la nuit ici.

— Il importe que je sois au palais avant que la nouvelle de mon arrestation y parvienne.

— C'est cela même, Excellence ; laissez moi faire, je réponds du succès.

Il fit un dernier geste d'intelligence et quitta la chambre.

— Je serai déshonoré si je m'échappe, murmura le général dès qu'il fut seul. Bah ! allons donc, c'est un prêt-à-pensé pour un rendre ne m'ont-ils pas tendu un piège ? d'ailleurs d'autres ne l'ont-ils pas fait pendant la guerre contre les Français ; ils n'ont pas été déshonorés pour cela ! C'est une rovauche que je prends ; d'ailleurs je veux me venger, quoi qu'il advienne après !

Il s'abîma alors dans ses réflexions et demeura immobile pendant plus d'une heure.

L'entrée impatientement attendue d'Oregano, fit subitement relever la tête au général.

— Eh bien ? lui demanda-t-il vivement.

— Tout est prêt, dit l'Indien.

— Tu réponds du succès ?

— Sur ma tête ! ce qui est l'enjeu d'un fou, ajouta-t-il en riant.

Et il détailla en quelques mots à son maître le plan qu'il avait conçu.

XIII

Il était trois heures du matin.

L'ouragan avait passé comme une trombe sur Mexico et s'était enfui dans les profondeurs de l'horizon emportant avec lui tout son arsenal de sombres nuages.

Le ciel d'un bleu profond était semé à profusion de millions d'étoiles scintillantes ; la lune présentait sa face morne et blafarde au plus haut de l'azur et semblait danser dans l'éther ; l'atmosphère d'une limpidité singulière, laissait percevoir les moindres objets à des distances considérables ; des myriades de moustiques se jouaient en tournoyant et ronronnant dans chaque rayon de

lune ; la température assez douce était rafraîchie par une brise courrant dans l'espace toute chargée de ces humides parfums qui s'exhalent de la terre après un orage et s'imprégnant de la senteur des fleurs et des feuilles, se respirent à pleins poumons avec un plaisir indicible et rendent l'élasticité normale aux nerfs agacés par l'électricité produite par le conflit temporaire des éléments en fureur.

Le fracas de la foudre et le sifflement lugubre du vent avaient cessé pour faire place à un calme et un silence complets.

Deux hommes suivaient à pas de loup les sombres corridors déserts de la maison de la place de Neocatlan.

Ces deux hommes étaient le général de Tordesillas, enveloppé dans les plis de son manteau, et Oregano drapé lui dans son zarapé.

Tout le monde semblait dormir dans la maison ; rien ne remuait, aucun bruit, si léger qu'il fût ne se faisait entendre.

En effet, toutes précautions auraient été oiseuses, et même offensantes, le général de Tordesillas avait donné sa parole d'honneur qu'il ne s'évaderait pas ; il était donc libre de se promener dans toute la maison et ses dépendances, corridors, cours et jardin, comme bon lui semblait, et sans que personne eût la moindre observation à lui faire.

Il se promenait dans le corridor, c'était son droit.

Après le corridor vint l'escalier, le zaguan et la cour ; la maison était composée de quatre corps de bâtiments séparés par des cours fort larges ; le corps de bâtiment dont les fenêtres donnaient sur le jardin était le quatrième, c'est-à-dire le dernier de tous.

Le général était donc contraint de traverser plusieurs cours, de franchir plusieurs bâtiments d'une largeur assez grande, c'est-à-dire d'accomplir un trajet comparativement fort long, à cause des précautions qu'il lui fallait prendre avant d'atteindre définitivement la porte d'entrée donnant sur la place ; car, s'évader par le jardin, il n'y avait pas à y songer, la brèche était gardée.

Il fallut un temps considérable aux deux fugitifs pour atteindre le dernier zaguan, celui-ci aboutissait à la porte d'entrée.

Plus d'une heure et demie s'était écoulée depuis que le général et son valet avaient quitté la chambre dont on leur avait laissé la jouissance.

Une faible, très faible lueur s'échappant, par la porte vitrée garnie de rideaux, de la loge du concierge, répandait une clarté plus que douteuse dans le zaguan et indiquait que derrière ce vitrage un homme veillait ou devait veiller.

Le général se mordait les lèvres d'impatience ; une sueur froide mettait sa goutelette à chacun de ses cheveux ; il était en proie à cette émotion étrange et causée par une vive appréhension, qui serre douloureusement le ventre, ternit le regard, rend la respiration sifflante, et produit une sorte d'affaissement général de toutes les facultés, pendant lequel l'organisme semble vouloir se détraquer et se rompre.

— Que faire ? murmura le général, "mil demonios !" échouer au port.

— Oui, ce serait contrariant, dit Oregano avec un rire sec, comme le bruit du grincement d'une vitre : quand on pense, qu'une porte de chêne de deux pouces d'épaisseur nous sépare seule de la liberté.

— As-tu tes outils ? demanda le général.

— Mes outils ? répondit l'Indien en haussant les épaules, ils m'ont tout pris, jusqu'à mon tabac et mon papier à cigarettes ; oh ! ce sont des gaillards adroits, allez ! d'ailleurs vous avez été à même de juger de leurs façons expéditives ; ils ne vous ont pas épargné non plus, Excellence, n'est-ce pas ?

— Laissons cela, dit le général d'une voix sourde ; que faire ?

— Ah ! voilà ! je cherche... je vais toujours jeter un coup d'œil dans la chambre du concierge.

Laisant alors le général immobile contre le mur et se dissimulant le plus que cela lui était possible dans l'ombre, l'Indien se dirigea à pas de loup vers la porte vitrée, il s'agenouilla et appuya l'oreille contre la vitre, après un instant il se releva et rejoignit le général.

— Eh bien ? demanda celui-ci.

— Eh bien il dort, je l'ai entendu rouffler.

— C'est toujours quelque chose, mais cela ne nous avance à rien.

— Peut-être... dites donc, Excellence, si le guichet de la porte était ouvert ?

— Impossible ! Vous êtes fou ! dit le général.

— Qui sait, Excellence ? je vais voir.

— Cela ne servira à rien, il faut renoncer à nous échapper.

— Oh ! oh ! C'est comme cela que vous jetez le manche après la cognée, et votre vengeance ?

— Je n'y renonce pas, s'écria-t-il vivement, mais je suis contraint de l'ajourner, puisqu'il nous est impossible de partir, vous le voyez bien ?

— Je ne vois rien, Excellence ; je ne me décourage pas ainsi, moi ; j'ai pour habitude de voir toujours le fond des choses ; d'ailleurs j'ai le pressentiment que ce guichet doit être ouvert après tout ce n'est pas difficile de nous en assurer.

— Sans doute, vous le pouvez si cela vous plaît, Oregano ; mais qui vous fait supposer que ce guichet soit ouvert à cette heure de nuit ?

— Je sais que les chefs de ceux qui nous ont pris, sont sortis il y a déjà longtemps ; comme j'étais aux aguets, je suis certain qu'ils ne sont pas rentrés, d'ailleurs je les aurais entendus.

— Malheureux ! S'ils arrivaient en ce moment et nous surprendre ici !

— Oui, ce serait scabreux pour vous quant à moi ce mo serait égal, je suis un Indien, je n'ai pas d'honneur à défendre ! dit-il avec ce ricanement qui agaçait si fort le général, n'est-ce pas, Excellence.

— Va donc voir, malheureux ! s'écria le général en lui serrant le bras avec violence, chaque minutes de retard peut nous perdre.

— C'est vrai, Excellence, dit-il en secouant son bras, j'y vais, mais une autre fois ne serrez pas si fort, je vous prie, vous m'avez fait mal.

— Et toi, avec ta lenteur tu me fais bouillir, misérable !

— Des injures tant que vous voudrez, cela m'est égal.

Et il s'éloigna de nouveau, le général ne le perdait pas de vue.

Après quelques instants qui semblèrent un siècle au général il s'aperçut qu'Oregano lui faisait des signes.

Le général se hâta de le rejoindre.

— Est-elle fermée ? dit-il haletant.

— Non, Excellence, elle est ouverte ; j'avais ma foi raison ; voyez

Et il fit jouer la pêne.

— Partons ! partons tout de suite ! nous n'avons que trop tardé peut-être.

— Bah ! nous avons la chance pour nous ; venez, Excellence.

Il ouvrit doucement le guichet, le général passa ; Oregano passa à son tour et il referma le guichet sans bruit.

— Maladroit ! dit le général.

— Pourquoi donc, Excellence ? fallait-il laisser cette porte ouverte, pour qu'on s'aperçût tout de suite de notre évasion ?

— C'est [vrai, je ne sais ce que je dis ! quelle direction prenons nous ?

— Je ne connais pas trop ce quartier, Excellence, je crois que nous ferons bien de prendre cette rue là-bas.

— Non, elle est trop étroite et trop sombre.

— Ce sont cependant ces rues-là qui sont les meilleures pour nous.

— Peut-être avez vous raison, Oregano, mais je préfère prendre celle-ci, à notre droite.

— Comme il vous plaira, Excellence.

Ils firent quelques pas rapides dans la direction indiquée.

Tout à coup sombre une silhouette s'esquissa dans l'ombre à l'esquina de la cuadra ; on entendit le craquement du ressort d'un fusil que l'on arme et une voix rude cria d'un ton bourru.

— Quien vive ?

— Gente de paz, — gens paisibles, — répondit Oregano.

— Avancez à l'ordre ? reprit le soldat.

— Quel ordre ? dit Oregano d'un ton fâché, est-ce que l'on ne peut plus se promener à sa guise à travers les rues ?

— Pas cette nuit, mon camarado, répondit le soldat en ricanant ; à moins d'avoir le mot d'ordre.

— Je n'ai rien du tout, répondit l'Indien d'un air vexé ; je vais à mes affaires.

— Vous irez quand il fera jour ; passez au large ! dit la sentinelle.

(A SUIVRE

Commencé le 1er Janvier 1882 — (No. 106.)

INFORMATIONS

Nous sommes forcés de suspendre, pendant quelques numéros, la publication du " Testament Sanglant " afin de terminer " Une Vengeance de Peau-Rouge " pour faire place à notre nouveau roman " LA FILLE DE MARGUERITE, par XAVIER DE MONTÉPIN), qui commencera Jeudi, le 12 courant.

Rien de plus beau que ce nouveau chef-d'œuvre littéraire, dont rien de semblable n'a encore été publié par aucun journal français du Canada. L'intrigue, très fortement nouée, allant sans cesse se compliquant, déroule sous les yeux du lecteur un dédale de péripéties variées à l'infini, des scènes de haine, de meurtres, d'amour, de dévouement, etc., etc., si intéressantes, si émouvantes, qu'il est impossible d'en abandonner la lecture après l'avoir commencée.

Les éditeurs sont en mesure de fournir tous les numéros parus depuis le 1^{er} Janvier et même la file complète (brochée) de l'année dernière aux conditions ordinaires. Voyez les conditions d'abonnements.

" LE FEUILLETON ILLUSTRÉ "

PARAIT TOUS LES JEUDIS

CONDITIONS D'ABONNEMENT

Payable d'avance ou dans le cours des trois premiers mois

UN AN..... \$1.00 — SIX MOIS..... \$0.50

Payable dans le cours des trois derniers mois :

UN AN..... \$1.50 — SIX MOIS..... \$0.75

A L'ÉTRANGER : STRICTEMENT D'AVANCE

Aux agents, 16 cents la douzaine et 20 par cent sur l'abonnement strictement payable à la fin du mois.

MORNEAU & CIE.,

Boite 1988, B. de P., Montréal.

N. 17 rue Ste Thérèse